

Si mineurs

LES ENFANTS
MIGRANTS
AU QUOTIDIEN

3/3

Le Ligueur et le CIRÉ mettent en lumière quatre portraits de personnes qui viennent de différents horizons. Quatre histoires personnelles avec chaque fois une évocation de celles et ceux qui les ont aidées au cours de leur intégration.

Bachar, Mustafa et les autres

sont Doms de Syrie. Les Doms, ce sont les nomades du Moyen-Orient. Une minorité marginalisée là-bas et qui l'est encore davantage en Europe. Les Doms, c'est un parcours migratoire compliqué et pour Bachar ou Mustafa, c'est toute l'existence chez nous qui l'est. Mais ces ados sont aussi des jeunes qui en veulent. Qui apprennent à lire à 16 ans, à parler la langue d'un pays dont ils ne connaissent pas les habitants.



Bachar, Mustapha, Ali et Nikolas, aux portes du Royaume

Ils ne forment pas à proprement parler une bande. Ou alors celle que notre pays leur impose : les non intégrés. Sans-papiers, mineurs non accompagnés (mena), réfugiés, exilés... Autant d'appellations qui témoignent de parcours différents, « compliqués » (le mot revient tout le temps). Cette meute de l'ombre se raconte. Parle d'avenir et profite même d'être dans un magazine pour glisser quelques conseils au roi.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE



Individuellement, chacun de ces ados ne répond que par des mots épars. Illico, l'interview se mue en interrogatoire. Mais dès que les uns et les autres y mettent leur grain de sel, les discussions deviennent captivantes. On comprend vite que les réponses un peu convenues et les postures sont les seules protections qui restent à ces gamins pour cacher des situations de grande détresse.

Beaucoup de problèmes

Installés sur une large banquette, les uns et les autres défilent au gré de leurs envies pour venir discuter. Les niveaux de langues sont très variés : de quelques petits mots prononcés comme le robot de *Perdus dans l'espace* aux phrases bien construites, épicées d'accents que l'on rencontre peu. C'est que cette Arche de Noé qu'est l'asbl Tchaï – dont nous vous parlons dans les pages suivantes – accroche des situations de jeunes que l'on ne connaît pas. Par exemple, Bachar, 17 ans, appartient à la communauté Dom, comprenez, Rom, version moyen-orientale. Lui-même ne se définit pas ainsi. « *Je suis Syrien. Ma communauté? Oulala, beaucoup de problèmes* ». Les problèmes dont il parle? Ce gamin volubile, d'une pétulance et d'un charisme sans pareil, semble les affronter à chaque fois qu'on lui pose une question. Parfois, il fait signe de la tête comme pour dire, « *Non, là c'est trop dur* ». Il nous raconte son périple depuis 2015 où il a quitté son pays natal pour la Turquie, l'Égypte, le Soudan, la Libye, l'Algérie, l'Espagne, puis la France et l'Allemagne avant d'arriver ici.

« Quand c'est compliqué, faut cavalier »

Pourquoi la Belgique? « *Je ne sais pas. À chaque fois, on devait partir. À chaque fois, c'était compliqué. On reste ici depuis la mort de mon père. Mais moi, je vais retourner en Égypte pour gagner de l'argent* ». À l'écouter échanger des blagues avec les copains, on comprend qu'ils sont plusieurs à avoir traversé la mer. Ils parlent de bateau comme d'une mauvaise blague. On évite d'y aller avec de gros sabots, on demande juste aux uns et aux autres ce qu'ils ont fait comme traversée.



D'un coup, les éclats de rire font place à un silence qui les éteint brutalement. Comme si des images surgissaient, différentes, mais produisant le même effet.

Mustapha, 17 ans, Dom au parcours similaire, donne le change à son copain. Si Bachar ne semble pas se faire d'illusions sur les difficultés qui l'attendent quant à son intégration ici, lui semble plus confiant. « *On a l'impression d'être les bienvenus. J'ai rien vu de mal ici. Oui, des problèmes. Beaucoup. Jamais ils ne se terminent, toujours grandir avec des problèmes* ». D'ailleurs comment s'en sortent-ils ici? Existe-t-il une solidarité Dom, comme il existerait une solidarité Rom? À chacune de ces questions, ils mettent un doigt sur la bouche. On ne parle pas de la famille. Pas trop. On comprend que beaucoup vivent dans des logements insalubres, quand ils ne sont pas dans des squats. D'où les conseils de la famille : « *Quand c'est 'compliqué', faut cavalier* ».

Apprendre la langue d'un pays sans connaître ses habitants

Bachar et Mustapha tiennent le crachoir, ils enchaînent les histoires invraisemblables en s'arrachant la parole. À chaque question trop personnelle ou intime, ils se renvoient la balle par un : « *Ah c'est dur ça, demandez-lui à lui, il est rigolo quand il parle le français* ». Ils sont vifs, ne tiennent pas en place, charmeurs, intimidés et intimidants par leur grande vivacité.

À côté d'eux Ali, Afghan est plus posé. Son parcours est celui de tant d'autres de sa communauté, fuyant le régime taliban. Il parle peu le français, mais nous explique qu'il a un statut de protection internationale qui l'oblige à aller à l'école. Il permet d'aborder la situation scolaire des uns et des autres. Tous sont en situation d'échec. Ils ne savent pas lire, à peine écrire. Mustapha se confie « *C'est pénible, je le vis mal* ». Il explique que ce qui est compliqué, c'est d'apprendre la langue, la culture et l'histoire d'un pays, sans en connaître les habitants. Il ne connaît pas de Belges. Pas un. On est stupéfait. On se retourne vers le reste de la bande. Idem. Ces gamins n'ont jamais rencontré un autochtone. « *Des Turcs, des Syriens, des Roms et des Marocains, ça oui, pas de problème. Des Belges, j'en ai vu deux max.* »

« *Il y en a vraiment dans ce pays?* », demande son compère. Même constat pour Ali. Tous nous expliquent qu'ils vivent dans leur famille ou dans la rue. Qu'ils n'habitent pas dans des endroits où demeurent les Belges. Ils aimeraient beaucoup en rencontrer, même s'ils en ont très peur. Ils souhaitent découvrir le pays, sortir de Bruxelles. Ils savent que c'est une condition importante pour pouvoir trouver un travail, se marier ou tout simplement comprendre comment s'en sortir.

Leurs attentes oscillent entre des rêves de gosses qui semblent inaccessibles – grosse bagnoles, paquets de fric, maisons surdimensionnées, mariage de prince saoudien. A contrario, ils semblent tout à fait lucides sur les freins à leur intégration. La barrière de la langue, le retard pris sur les matières scolaires et cette exigence que l'on attend d'eux de s'intégrer dans un pays qu'ils ne connaissent pas, agglomérat flou de fantasmes ou de projections. Voilà ce que l'on attend de gamins marqués par des choses qu'ils n'auraient jamais dû vivre ou voir. Avec des familles à assumer dont ils sont les interprètes et, ironiquement, la seule porte ouverte sur le Royaume.

Nourriture, toit et internet pour toutes et tous

Pas facile. S'il en fallait une énième illustration? Celle de Nikolas, 16 ans. Il refuse de nous parler. On discute 15 minutes péniblement. Ce gamin est visiblement brisé. Il a le regard enfoui. Caché sous la visière de sa casquette.

(suite à la page suivante)



“ Nous les jeunes pour les à la accrochons à Tchäi accrocher société ”

Tchäi, c'est une arche. Un refuge pour ces gamins et tant d'autres. L'équipe se définit comme « accroche » et c'est bien ce qu'elle arrive à faire. On vous ouvre grand les portes d'une association qui donne de l'espoir sans compter.

Par YVES-MARIE VILAIN-LEPAGE

Hiver 2021. Molenbeek l'agitée est tout engourdie. Jour de grève des transports. Si ce n'est qu'une simple anicroche pour bon nombre des citoyens, pour les jeunes qu'on vient de vous présenter, c'est une épreuve. Comment se rendre au point de rendez-vous quand le bus habituel qui nous y conduit n'est pas là et qu'on ne sait ni lire, ni écrire ? Résultat sans appel : pour notre premier jour de reportage, Tchäi est vide.

“ Certaines familles n'ont rien. Pas même le minimum vital ”

À l'écoute du jeune

D'emblée, le lieu appelle à l'invitation. Grands espaces ouverts, mezzanine, immense banquette un peu protégée. Le tout orné de fresques, de travaux artisanaux, de photos. Métissage entre une salle de classe, un salon de thé (ou de Tchäi justement), d'ateliers, de déambulations, le terme « lieu de vie » y prend toute son ampleur. Pernelle et Gary sont nos hôtes. Ils sont les piliers du projet. « Nous avons mis un an à tout échafauder et l'asbl tourne depuis 3 ans à plein régime. On travaille du lundi au lundi, explique Gary. On ne s'arrête pas. Jamais ». Pour preuve, il a repoussé plusieurs fois notre rencontre parce qu'il devait trouver un centre d'accueil pour un de ses jeunes condamné à dormir à la rue, au moment où les températures taquinaient les 0 °C. Il s'y est attelé tout le week-end. Il poursuit : « Tchäi ne s'arrête pas à sa structure. On essaie de voir tous les jeunes dans leur habitat ou ce qui y ressemble. On connaît leurs parents ou leurs tuteurs. On doit gagner la confiance de toute la communauté pour

Témoignages

accrochons à Tchäi accrocher société ”

essayer d'avancer avec nos ados. On doit soulager les responsabilités qu'ils ont vis-à-vis de leur famille. C'est souvent parce qu'un de nos jeunes est le seul à savoir un peu lire et/ou à parler la langue qu'une situation administrative peut déraiper, une amende impayée, une lettre qui n'est pas ouverte à temps, par exemple ».

Pernelle déroule ce qui constitue le leitmotiv depuis le début : « On part du principe qu'on est à l'écoute des enfants de façon totalement inconditionnelle. Peu importe d'où ils viennent. Peu importe le statut administratif. Mena, réfugié, ressortissant, ce que vous voulez. Aucun prérequis. On sait que ces jeunes vivent des situations compliquées avec des impératifs. On intervient là où l'école n'a plus les moyens de suivre. On leur apporte une offre pédagogique différente. On se sert de la force du collectif pour avancer sur un cours ou pour trouver une formation professionnelle ».

C'est peu dire que le public de Tchäi provient de parcours multiples. Ici, entre ces quatre murs, des enfants qui ont fui la guerre, connu la violence, la barbarie, la rue, la misère. Pourtant, on les voit faire lors d'une des deux sessions de travail hebdomadaire. On a le sentiment qu'ils y retrouvent leur place d'enfants. Est-ce que ça dérape parfois ? « Jamais, confient les hôtes. Le ton monte de temps à autres. Mais on tisse un vrai lien de confiance ». Gary poursuit : « On les crève aussi ! Le matin, ils étudient. Le français. La lecture, l'orthographe. Les maths. Le calcul. Ils ont conscience de la montagne à gravir. L'après-midi, ils font plein d'exercices créatifs ou manuels qui leur demandent une grande concentration vu que la plupart d'entre eux n'ont pas acquis la motricité fine, comme on l'apprend petit. Ce qui semble donc être des gestes simples, les épuisent. Et puis, on travaille très fort le lien, c'est la meilleure prévention à la violence ». Mais alors, c'est quoi la méthode Tchäi ?

Notre méthode ? Elle est plurielle et décentrée

Elles se construisent en partant du mode de fonctionnement des jeunes, avec une approche pluridisciplinaire et de ce qui est possible pour eux. Elle se base sur l'accompagnement d'une équipe expérimentée. « On part de la capacité de chacun. On construit

le chemin avec eux. Notre objectif général, c'est de les affilier à la société. On les accroche à Tchäi, pour les accrocher à la société. On prône le long terme. Le travail avec chaque jeune prend du temps. On veut leur apporter une offre plurielle, mais hyper singulière. On veut leur offrir quelque chose de durable. Il n'y a pas un moment précis où l'on se dit : 'Hé bah, voilà, c'est fait. Dossier suivant' ».

Ce qui semble fonctionner, c'est ce lien de confiance indéfectible entre l'équipe encadrante, composée de quelques bénévoles et stagiaires, et ces ados aux vies si dures. Tous ces encadrants parlent à bas volume. De façon très douce. Comme si un certain niveau de décibels s'imposait de lui-même pour permettre aux enfants de se plonger dans une ambiance studieuse et cotonneuse. Et eux, qu'attendent-ils de Tchäi ? On retrouve Pernelle : « Ils viennent souvent chez nous avec une attente précise : celle de maîtriser la langue pour passer des tests. Ils n'ont pas les clés, pas la disponibilité ou la disposition pour tout intégrer. Ils sont le plus souvent poussés par leur famille qui veut qu'ils travaillent rapidement et honnêtement pour gagner de l'argent. Certaines n'ont rien du tout. Pas le minimum vital. À cette réalité, les structures d'intégration leur disent : 'Bienvenue en Belgique, si tu fais tout bien, tu pourras travailler dans 10 ans'. Ils n'ont pas de repères. Et si on prend l'exemple de communautés comme les Roms slovaques par exemple, ils n'ont pas d'exemple d'adultes intégrés ». Voilà d'où part l'équipe.

Une équipe partiellement bénévole qui ne rétribue que quatre mi-temps en dessous du minimum. Rien à côté de ce que demande le boulot de maintenir à flot la structure. Sans discontinuer, avec une charge ininterrompue. Vous pouvez venir grossir le rang en venant vous porter bénévole. Vous pouvez également supporter ce projet unique et ô combien important par différents dons qui font plus que permettre à une asbl d'exister, mais bien de sauver des trajectoires d'ados qui ne demandent que ça. ♦



Il répond par oui par non, quand il ne fait pas un simple signe de la tête. On comprend qu'il est Rom slovaque. Qu'il ne sait pas où il est né. Qu'il ne sait pas ce qu'il fait là. Qu'il veut de l'argent vite, très vite. Puis il disparaît au milieu d'une question. Pernelle de l'asbl Tchäi nous explique très émue que ce jeune homme dort dehors. Qu'il n'a pas de maison. Plus de parents. C'est sa tante qui les « élève », insiste-t-elle sur les guillemets, lui et ses frères. Une pression que ce gamin fait descendre avec de l'alcool et toute forme de stupéfiants depuis des années. Suite à cet échange, on apprend à Bachar que le magazine qui l'interroge (*Le Ligeur* qui héberge Si Mineurs, donc) est lu par la famille royale. Là-dessus il nous arrache le stylo, comme pour dire qu'il ne veut pas de problèmes. On le rassure. On l'encourage même. Qu'a-t-il à dire au roi ? « Ah, mais, moi, je sais. J'ai trop une idée. Vous êtes combien ici ? 10 millions ? Tu demandes 1 euro à tout le monde, comme ça de temps en temps. Pas tous les jours, hein ? Juste pour que les gens comme nous, ils aient un petit billet pour manger, avec ton toit, avec ton internet. C'est tout. Je te jure, je fais ça si je suis Président. Wallah, je donne des billets. Tu lui diras à Philippe ? ».

Promis. ♦

Les Doms de Syrie, cette minorité “à la marge” qui vit

Syrienne, Eva Khalil est médiatrice interculturelle. Elle a longtemps accompagné des familles doms au sein de l'association Le Foyer. Elle nous parle de leur parcours migratoire, souvent très long, et des difficultés rencontrées lors de leur demande d'asile, notamment en raison de l'analphabétisme.

Par JULIE LUONG

Comment les Doms sont-ils perçus en Syrie?



En Syrie, personne ne connaît ce terme. On les appelle « nawar », un terme très péjoratif qui signifie « à la marge ». Beaucoup vivent entre plusieurs pays : les Doms sont présents en Syrie, au Liban,

en Turquie, en Jordanie, en Palestine, en Égypte. Les historiens pensent que les Doms sont partis de l'Inde. Ce sont les Roms du Moyen-Orient.

Quel est le parcours migratoire des Doms?

Lorsque la guerre a éclaté en Syrie, en 2011, les Doms ont été les premiers à partir. Mais ils ne sont arrivés en Europe qu'en 2014-2015 parce que leur itinéraire migratoire n'a pas été le même que pour les autres Syriens. Parce qu'ils n'avaient pas d'argent, ils ont souvent mis plusieurs années avant d'arriver, là où les Syriens ont parfois pu prendre un avion. Une partie des Doms de Syrie est arrivée par la Turquie et l'autre par l'Afrique jusqu'en Algérie, au Maroc, puis

en Espagne. Quand ils n'avaient plus d'argent, ils s'arrêtaient quelques mois pour travailler avant de reprendre leur parcours. Il s'agissait de petits boulots, comme laver les vitres des automobilistes aux feux rouges, parfois en impliquant les enfants, sans compter la mendicité. En effet, les Doms voyagent avec toute la famille, les grands-mères, les tantes : les besoins sont donc plus importants. Ils n'ont pas recours au regroupement familial comme d'autres migrants. Les Doms sont souvent des très très grandes familles qui habitent ensemble. On se marie aussi entre soi. Chez beaucoup, des enfants sont nés pendant le parcours migratoire.

Les Doms étaient-ils déjà présents en Belgique avant la guerre en Syrie?

Oui, ils sont présents en Belgique depuis environ 40 ans, tout comme en France, en Italie, en Espagne. Mais leur présence n'était pas liée à un parcours migratoire, plutôt à des raisons commerciales. Beaucoup de Doms travaillent dans la dentisterie, mais sans diplôme, se transmettant le savoir de père en fils. Ils sont notamment spécialistes

des prothèses, se rendant à domicile pour proposer ces traitements dentaires à moindre coût. Ils voyageaient alors avec un visa commercial, notamment en Espagne, mais souvent pour seulement quatre ou cinq mois après quoi ils rentraient en Syrie avec de l'argent et des cadeaux pour toute la famille. Aujourd'hui, c'est différent : au lieu de partir seul, le père vient avec toute sa famille et ils restent en Europe.

Est-ce qu'être Dom est un obstacle lors de la demande d'asile?

Les Doms se présentent comme Syriens et tentent de cacher leur identité de Dom, car beaucoup de dossiers ont été refusés. Certaines familles sont ici depuis plus de quatre ans et n'ont toujours pas de papiers. Tout est beaucoup plus compliqué pour eux, notamment parce que beaucoup sont analphabètes. Quand il s'agit de répondre précisément, par exemple sur des dates de départ et d'arrivée, souvent, ils ne le peuvent pas. Ce sont aussi des gens fatigués, qui arrivent d'un très long voyage... Ils ont imaginé qu'au bout, ils pourraient prendre un appartement, mais c'est un autre parcours qui commence. Ils ont aussi parfois des enfants nés pendant le voyage, en Algérie ou en Espagne, et qui n'ont pas de papiers. Pour les autres Syriens, les choses ont été très différentes : beaucoup d'entre nous ont tout de suite appris la langue, comment se débrouiller avec la poste, les emails, de manière à pouvoir se former, trouver un travail.

Le mode de vie des Doms est aussi très spécifique.

La scolarité, les horaires : ce sont des choses qui ne font pas partie de leur mode de vie. En Syrie, on envoyait des écoles mobiles pour la scolarisation des enfants doms, mais cela reste difficile car les Doms, de par leur histoire, ont une grande méfiance à l'égard du pouvoir. Il y a toujours cette idée que si un enfant va à l'école, le soir, il reviendra et ses parents auront peut-être dû partir en catastrophe. Néanmoins, avec un accompagnement, les familles s'adaptent, scolarisent leurs enfants, s'inscrivent à des cours d'alphabétisation, se forment.

“ Certaines familles sont ici depuis plus de quatre ans et n'ont toujours pas de papiers ”

À Bruxelles, il y a des conflits au sein même de la communauté dom. Pourquoi?

Une partie des Doms partis du nord de la Syrie est passée par la Turquie et s'est donc installée à Schaerbeek en raison de la présence turque. Une autre, passée par le nord de l'Afrique, s'est installée à Anderlecht et Molenbeek, en raison de la présence marocaine. Or les Doms de Schaerbeek se perçoivent souvent comme « au-dessus », ce qui déclenche des bagarres. Ça peut être le cas quand une jeune fille parle aux Doms qui se trouvent « de l'autre côté »... ♦



Que retenir?

Face à l'étendue des urgences de notre société, est-ce que l'on ne raisonnerait pas trop en compartimentant? Comme si ce que l'on reprochait aux politiques, nous étions les premiers à l'appliquer, nous aussi citoyens. Telle structure pour les ménages, telle autre pour les demandeurs d'asile et ainsi de suite. Mais ces jeunes et Tchahï viennent nous rappeler une évidence qu'il ne faudrait jamais oublier dans les engagements que l'on mène au quotidien, c'est que le collectif devrait toujours nous conduire à repousser les cloisonnements du combat. Mélanger les réalités. Collectiviser les solutions. Unir les pistes. Peut-être qu'en affranchissant notre engagement de toute lecture dogmatique, en le rendant plus universel, en se contentant juste de bien mener une mission, avec humanisme, on le rend plus fort. Et là, quelle pagaille pour les politiques! Plus de division possible. Plus de segmentation. Et peut-être même, attention on insiste sur le « peut-être »... cela engendrerait dans les aides financières apportées aux différentes structures (les fameux subsides) une distribution mieux répartie? Mais bon, on a dit « peut-être »...